

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. ARTHUR CHUQUET

(1853-1925)

PAR

M. MARCEL MARION

MEMBRE DE L'ACADÉMIE



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXVII

INSTITUT
1927. — 3.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165827

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. ARTHUR CHUQUET

(1853-1925)

PAR

M. MARCEL MARION

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

En perdant M. Chuquet, vous avez perdu un confrère qui tenait une place particulièrement importante dans la vie de votre Compagnie. Entré jeune encore parmi vous, il a été des vôtres pendant vingt-cinq ans, et pendant ce quart de siècle il n'a pas cessé un seul instant de donner à vos travaux la collaboration la plus active. Il prodiguait pour vous les trésors qu'il avait amassés dans d'inlassables recherches ; il remplissait les comptes rendus de vos séances de ses communications, de ses rapports, de ses notices. Sa bonhomie, sa verve, son

affabilité, la piquante finesse de ses jugements, laisseront parmi vous de chers et durables souvenirs. Combien un tel homme est difficile à remplacer, nul, Messieurs, n'en a mieux conscience que celui à qui vous avez bien voulu faire le très grand honneur de donner sa succession, et qui a aujourd'hui à retracer devant vous cette existence à la fois dénuée d'événements et cependant très remplie, parce qu'elle fut tout entière consacrée à un labeur extraordinairement fécond.

Arthur Chuquet est né le 28 février 1853, à Rocroi ; les premières années de son enfance se sont écoulées dans cette petite ville historique, dont il a toujours gardé un souvenir ému et qu'il a vivement aimée, comme son berceau et comme rappelant à la France une de ses plus belles victoires. Son père, qui était vérificateur des douanes, ayant ensuite été nommé à Metz, c'est dans cette ville toute militaire, résidence de choix pour un homme qui devait être un jour l'historien de nos grandes guerres, qu'il grandit, à deux pas de la frontière, là où le patriotisme est toujours le plus vif, là où l'étranger, vu de plus près, est mieux connu, et où ses desseins, plus suspectés, attirent davantage l'attention. Tout jeune, à cet âge où les impressions se gravent dans les âmes d'une manière indestructible, il entendait raconter l'histoire du brave des braves, de cet intrépide Ney, dont la statue se dressait sur la place de l'Esplanade, tel qu'il était dans les jours suprêmes de la désastreuse retraite, faisant le coup de feu contre les Cosaques, combattant encore quand personne n'en avait plus la force. Il voyait dans tout son éclat cette armée du second Empire dont la

splendeur et le prestige étaient alors tels que nous avons peine maintenant à nous en rendre compte, tant les temps sont changés. Il y connut plusieurs des célébrités militaires d'alors, Bourbaki, Forey, d'Aurelle de Paladines. Mais quelque chose l'intéressait plus que les belles revues et que le défilé des magnifiques uniformes. Ce que fut sa vie dans notre grande forteresse lorraine, il nous l'a dit lui-même dans le discours de distribution de prix qu'il prononça en 1922 dans son cher lycée de Metz, enfin redevenu français après un demi-siècle de cruelle séparation. « Pendant deux ans d'externat, nous raconte-t-il, j'ai battu les rues; pas un coin ne m'était étranger, et, plus tard, j'ai stupéfié de vieux Messins par ma connaissance intime des ruelles, des placettes et des culs-de-sac de la ville. Toutefois, je ne me bornai point à déambuler, comme dit l'écolier limousin à Pantagruel, par vos comites et quadrivies. Il y avait, dans la rue des Jardins, un endroit qui m'était cher, la librairie Sidot, transférée depuis à Nancy. Les deux frères Sidot me laissaient errer à travers leur boutique, fouiller, fureter à ma guise dans l'étalage du dehors et feuilleter tout ce qui me plaisait. Je leur dois sans doute le goût de la lecture et l'amour de l'histoire. Ils firent de moi un gourmand, un glouton de livres. » Ainsi qu'il arrive d'ordinaire, l'enfant annonçait déjà l'homme; personne n'a plus lu ni plus retenu que Chuquet.

Il fut ensuite interne dans ce même lycée, y passa six années qu'il déclarait avoir été parmi les plus heureuses de sa vie, et y fit de si fortes études qu'il était reçu en 1870 à l'École Normale supérieure, à peine âgé de dix-

sept ans et demi. Les dernières nuits de sa vie de lycéen, en juillet 1870, furent troublées par le fracas des canons et des caissons traversant la ville. On mena le lycée en promenade au Ban Saint-Martin, où campaient les superbes troupes de la garde impériale, autorisées, à cause de l'extrême chaleur, à remplacer le bonnet à poil par le bonnet de police. Le 28 juillet on vit arriver l'empereur, abattu, découragé par la preuve, déjà faite, qu'on l'avait gravement trompé en lui assurant que son armée était prête, et torturé — on l'ignorait encore — par une cruelle et implacable maladie. Déjà l'esprit formé de Chuquet savait discerner les réalités sous les apparences, et tandis que presque tous ses camarades prophétisaient la victoire, lui, meilleur appréciateur de la puissance des vainqueurs de Sadowa et frappé du désordre inouï qui régnait à l'hôtel de l'Europe, où s'était installé le grand état-major et où pouvait entrer qui voulait, concevait de sinistres pressentiments. Non pas qu'il sous-estimât l'incontestable valeur de cette armée, qu'attendaient à si bref délai des désastres cruels et immérités : plus tard, jugeant les choses avec cette même indépendance d'esprit qui l'empêchait en 1870 de croire la victoire certaine, il fut du nombre de ceux qui ne regardaient pas la défaite comme ayant été absolument inévitable, et il a toujours cru et enseigné que le succès aurait pu être disputé, peut-être même obtenu, en dépit de l'extrême inégalité des forces, si l'armée française avait eu à sa tête des chefs moins inertes, mieux convaincus qu'on est toujours battu quand on borne ses efforts à rester accroché à une place forte, et si tout n'avait semblé

conjuré pour notre perte. L'impression que fit sur Chuquet le spectacle tragique de cet écroulement lamentable fut profonde. La perte de Metz, sa vraie patrie, l'atteignit au plus intime de son cœur. Le désir si naturel et commun à beaucoup d'hommes de cette génération de chercher dans nos gloires du passé une consolation aux misères et aux tristesses du présent fut certainement la principale cause qui l'amena à se spécialiser dans l'histoire militaire de la République et de l'Empire.

Chuquet n'avait pas encore dix-huit ans lors de nos premiers revers et il était trop jeune pour s'engager. La vie militaire lui était interdite par son âge, la vie universitaire par les événements, et c'est seulement à la rentrée de 1871 que l'École Normale se rouvrit et qu'il y entra. Les renseignements nous manquent sur ce qu'y fut sa vie. Nous en devons un cependant à un de ses camarades, M. Bougier, qui mérite, peut-être, mention. Ayant à faire en seconde année une leçon sur l'invasion de l'empereur Otton II en France en 979, il s'amusa à faire passer l'Aisne à l'empereur allemand à un certain village nommé Acy, d'où un des élèves de la promotion était originaire, et M. Zeller — dont précisément Chuquet devait être un jour le successeur dans votre Compagnie — laissa passer sans mot dire cet excès perfide de précision. La chose n'aurait eu aucune importance si des élèves, mis en goût par cette petite plaisanterie qui eut beaucoup de succès, n'avaient eu l'imprudence de vouloir faire davantage : un d'eux, qui était du nombre des adversaires de Fustel, car Fustel en avait quelques-uns, même parmi ses élèves, s'avisait, dans une leçon sur la démocratie en Sicile, de fal-

sifier ou de fabriquer certains textes de manière à donner des choses une idée directement contraire à celles que soutenait cet illustre maître. Fustel flaira aussitôt la ruse, fit apporter le livre, confondit l'imposteur; l'affaire fit du bruit; une enquête fut faite. On remonta jusqu'à Chuquet, et son innocente plaisanterie, qui, sans cela, aurait passé inaperçue, sembla prendre quelque gravité à cause de ce qui avait suivi. A tort ou à raison plusieurs ont cru que la chose ne fut pas tout à fait étrangère à la petite déception qui attendait Chuquet à la fin de sa seconde année : il voulait la section d'histoire et il fut mis — à l'École on dit précipité — dans celle des lettres, où d'ailleurs la suite prouva bien que le futur historien de la littérature allemande, que le futur président de la Société d'histoire littéraire de la France, que le critique distingué qui sut juger si bien Rousseau et Stendhal, n'était pas tellement déplacé. Mais il échoua à l'agrégation — ce qui fut d'ailleurs pour lui plutôt une chance heureuse; car il alla passer deux ans en Allemagne à se perfectionner dans la connaissance de la langue et du pays, à entendre dans les Universités de Leipzig et de Berlin les cours les plus variés et les plus instructifs, notamment ceux de Mommsen et de von Treitschke, ou de Hildebrand sur la littérature et la langue allemande : et il en revint en 1876 dans les meilleures conditions pour passer l'agrégation d'allemand. Il y obtint un beau succès qui le fit nommer d'emblée au lycée Saint-Louis. Il devait y passer dix ans. Il n'avait alors que vingt-trois ans et il lui arriva d'avoir dans les classes de préparation aux grandes écoles militaires des élèves plus âgés que lui; ce qui ne

l'empêcha point de très bien réussir et d'obtenir beaucoup d'autorité. Mais une chaire de lycée n'était point ce qui convenait à ce savant et à ce chercheur qu'était Chuquet : il lui fallait avant tout beaucoup de liberté pour fréquenter les bibliothèques et les archives, notamment celles du ministère de la Guerre dont il devint, dès lors, un hôte tout à fait assidu, et aussi pour les immenses lectures que réclamait de lui son active collaboration à la *Revue critique*, qui venait de naître et qui inaugurerait cette brillante carrière où elle a rendu à la science tant de services : collaboration qui devait, quelques années après, se changer en direction. Son stage dans l'enseignement secondaire ne dura donc que le temps nécessaire pour préparer ses thèses : dès qu'il les eut soutenues, en 1886, toujours avec le même succès, il entra dans l'enseignement supérieur, d'abord à l'École Normale, de 1886 à 1893, puis au Collège de France où il occupa pendant trente-deux ans la chaire de langue et de littérature germaniques, depuis 1893 jusqu'à sa mort, et, peu après, à l'École supérieure de guerre où il enseigna de 1901 à 1921. Vie laborieuse, s'il en fut, et toutefois l'enseignement ne prit jamais la principale part de l'activité de votre regretté confrère. Il fut un écrivain et un savant avant d'être un professeur. Ses ouvrages, plus que son enseignement, ont fait sa célébrité : et dans cette vie, qu'il mettait à cacher autant de soin que d'autres en mettent à se faire connaître, qu'il passa volontairement dans une sorte de retraite pour dérober moins d'instant au travail, ce qui compte le plus, ce sont ses livres.

Ici, messieurs, la matière est tellement riche que je vous

dois, tout d'abord, un aveu : il n'existe pas, à ma connaissance, de bibliographie tout à fait exacte des ouvrages de Chuquet, et si j'entreprenais d'en faire une, il y a bien des chances pour qu'elle fût incomplète comme le sont, sans exception, toutes celles qui ont passé sous mes yeux. Lui seul, sans doute, aurait pleinement réussi dans cette tentative. Il avait une connaissance prodigieuse des travaux des autres et je me rappelle quelle fut ma surprise lorsque, candidat au Collège de France, et voulant lui énumérer mes publications, je le vis m'en réciter lui-même la liste, aussi bien qu'eût pu le faire le principal intéressé. A plus forte raison aurait-il pu faire avec autant de sûreté et de précision la très longue énumération des siennes ; mais, s'il l'a faite en 1908, il ne l'a point refaite, que je sache, dans les derniers temps de sa vie : et comme d'ailleurs la limite est parfois assez difficile à établir nettement entre ce qui est livres et articles, entre ce qui lui appartient exclusivement et ce qui est le produit d'une collaboration, la prudence conseille, je crois, d'éviter trop de précision quand on parle du nombre de ses volumes. Dans sa liste de 1908 figurent dix-huit ouvrages, mais comme les *Guerres de la Révolution*, qui n'occupent qu'un numéro, comptent onze volumes et comme la *Jeunesse de Napoléon*, comptée aussi comme une unité, en a trois, c'est déjà à cette date, un total de trente volumes. Et combien depuis 1908 se sont ajoutés à ce total imposant ! A deux volumes des *Études d'histoire* s'en sont progressivement ajoutés cinq autres : les trois volumes des *Épisodes et portraits* ont commencé à paraître à partir de 1909 ; les quatre volumes des *Ordres et apostilles de Napoléon* à

partir de 1911 ; les deux volumes des *Inédits napoléoniens* à partir de 1913 ; les quatre volumes consacrés aux quatre généraux de la Révolution que Chuquet a le plus aimés, Hoche, Kléber, Marceau et Desaix, à partir de 1910 ; quatre volumes aussi sur la campagne de Russie ont paru en 1912 ; un volume sur Dagobert s'est ajouté en 1913 à celui qu'il avait déjà consacré à l'autre grand général des campagnes de la République dans les Pyrénées orientales, Dugommier. En 1914 parut dans la collection des *Figures du passé* un nouveau volume sur Dumouriez. N'oublions pas les *Mémoires du général Griois*, *l'Histoire de la littérature allemande*, *Historiens et Marchands d'histoire*, les Lettres de 1792, de 1793, de 1812, de 1815 ; n'oublions pas davantage les livres où, lors de la grande guerre mondiale de 1914, il a exhalé son indignation contre les mensonges impudents des Allemands et contre leur manière atroce et inhumaine de faire la guerre, *Allemands d'hier et d'aujourd'hui*, *L'Allemagne au-dessus de tout*, *De Frédéric II à Guillaume II*, *De Valmy à la Marne*, *Prouesses allemandes*, etc. ; et l'on constatera facilement que les trente volumes de 1908 étaient devenus au moins soixante en 1925, même sans faire entrer en ligne de compte les chapitres qu'il a donnés à *l'Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, ou à *l'Histoire de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville : sans compter non plus les douze ou treize volumes de ses précieuses *Feuilles d'histoire*, qui parurent à partir de 1908 jusqu'à ce que la guerre, si funeste à tant de périodiques scientifiques, l'ait obligé à les cesser : s'il n'en fut pas l'auteur unique, sa part, en tout cas, y fut tellement prépondé-

rante qu'on pourrait, certes, les comprendre dans cette formidable addition. Quant aux articles qu'il a répandus à profusion dans une foule de périodiques, le compte en serait encore bien plus difficile ou pour mieux dire bien plus impossible à faire. Rien que pour la *Revue critique*, dont il s'occupait avec un soin tout particulier, M. Salomon Reinach estime que dès 1890 le nombre des articles signés de lui dépassait 570 et que, de cette date à sa mort, il en a donné plus de 1 000. Quel qu'en soit le nombre une chose certaine, tout au moins, est que la qualité ne le cède en rien à la quantité, qu'ils sont remarquables comme fond et comme forme, qu'il sait y être substantiel sans jamais être lourd, et que ses jugements sont à la fois pleins de compétence et d'équité. Mais la *Revue critique*, son œuvre de prédilection, était loin cependant de l'occuper exclusivement : nombreuses sont les autres publications auxquelles il collabora : la *Revue de Paris*, la *Revue bleue*, la *Revue hebdomadaire*, le *Journal des Débats*, et quantité d'autres organes français ou étrangers, généraux ou locaux, en si grand nombre qu'ici encore il faut renoncer à faire une énumération complète, ont publié de lui tant d'articles qu'on saurait encore moins les compter, et, plus que tous les autres, les Comptes Rendus, messieurs, de vos séances, où son nom revient nous savons avec quelle fréquence.

Cette production si abondante s'est partagée, inégalement, entre deux sujets principaux : littérature allemande et histoire : surtout, mais d'ailleurs pas exclusivement, histoire militaire. Dans les premiers temps qu'il travaillait à la *Revue critique*, les livres dont il rendait

compte se rapportaient surtout à l'Allemagne; puis peu à peu l'histoire militaire devint son domaine de prédilection. Ainsi a-t-il fait dans ses œuvres. Les lettres peuvent en réclamer une partie, la moindre : l'autre relève de l'histoire et c'est par celle-ci surtout qu'il nous appartient. Après deux volumes d'études de littérature allemande, presque exclusivement consacrés à Goethe et à Schiller, il a donné en 1909 à la Collection d'histoire des littératures étrangères entreprise par la librairie Colin une *Histoire de la littérature allemande*, bon résumé, comme il savait les faire, de cette histoire depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. Ce livre, plein de renseignements et d'appréciations judicieuses, est un guide excellent pour qui veut avoir sur cette histoire des idées justes, et, quoique élémentaire, il se lit avec un vif intérêt. Le jugement d'ensemble que Chuquet porte dans cet ouvrage sur la littérature de l'Allemagne est assez favorable : il lui reconnaît une poésie lyrique très riche, des essais de théâtre originaux, il note que ses progrès ont été considérables au XIX^e siècle, et que là aussi la victoire allemande de 1870 a été féconde, mais il n'admet pas qu'elle puisse jamais prétendre à cette suprématie que Guillaume II revendiquait pour son pays dans le domaine littéraire, ni plus ni moins que dans tous les autres. A plus forte raison s'est-il élevé contre cette insoutenable prétention quand les événements de 1914 ont montré ce qu'il y avait de barbarie dans cette Kultur et de fol orgueil dans le dogme de l'Allemagne *über alles*. Dans un discours à la Société d'histoire littéraire de la France, le 25 décembre 1914, il rappela que l'Allemagne, au con-

traire, avait dû se mettre à l'école de la France pour se corriger de sa pesanteur, et qu'elle en avait encore bien besoin pour apprendre à composer, à dominer une matière, bref pour apprendre à écrire. Il montra que l'Allemagne n'avait pas à s'enorgueillir d'une seule œuvre vraiment achevée ni d'un seul génie vraiment original, que Gœthe et Schiller ne seraient rien sans Shakespeare et sans Rousseau, ni Henri Heine sans sa culture française; il railla la science de ses épais historiens, trop vantés par d'aveugles disciples, mais qui n'est souvent que chauvinisme et verbiage; et il conseilla aux Français qui avaient été trop hypnotisés par le prestige de l'Allemagne victorieuse de revenir à l'étude de notre littérature des quatre derniers siècles, si riche en belles et nobles œuvres auxquelles ne manquent pas, comme à tant de productions allemandes, et l'ordonnance, et la science, et le style.

Aux excursions faites par Chuquet dans le domaine des lettres, nous devons deux ouvrages d'une grande valeur, un petit volume sur *Jean-Jacques Rousseau* pour la collection des grands écrivains français, et une étude détaillée sur *Stendhal*. Dans le premier, il retrace la vie aventureuse de son héros, analyse et apprécie ses ouvrages avec infiniment de justesse, et insiste sur l'énorme influence exercée non seulement en France, mais partout et précisément en Allemagne, par ce grand écrivain qui ne fut pas un grand esprit et dans lequel abondent, pour employer les expressions dont Chuquet lui-même s'est servi, les assertions extraordinaires, les contradictions flagrantes et les insoutenables paradoxes,

de même que sa vie fut pleine d'extravagances et parfois de vilenies. Mais les défauts de l'homme et de l'écrivain ne nuisaient pas, et plutôt même servaient à l'influence immense qu'il exerça. En prêchant l'insurrection contre l'oppression comme le plus saint des devoirs, en lançant l'anathème à la propriété, en déchaînant les colères du pauvre contre le riche, Rousseau a vraiment, pour Chiquet, changé le cours de l'histoire, et ce n'est pas sans raison que les révolutionnaires l'exaltèrent, car il était rigoureusement vrai qu'ils lui devaient tout. Il fut écouté parce qu'il eut à un degré extraordinaire l'ardeur, l'éloquence, la véhémence, l'art de transporter et d'entraîner son lecteur; il le fut aussi parce que son style a un autre grand mérite, auquel votre regretté confrère était particulièrement sensible. « Rousseau, dit-il, est le premier à avoir mis du vert dans notre littérature, à avoir mêlé le paysage au récit, encadré les tableaux de la vie morale dans un site aimable ou majestueux, prêté le décor des objets environnants aux aventures de ses personnages » et dans une très belle page il le montre révélant les Alpes à ses contemporains : « Avec quelle surprise le public accueillit cette superbe description d'un monde nouveau ! Les scènes variées de la montagne, les roches qui pendent en ruine au-dessus de la tête du piéton, les hautes et bruyantes cascades au brouillard épais, les contrastes que présente le mélange de la nature sauvage et de la nature cultivée... les vastes horizons, les pointes des monts différemment éclairées, les objets se rapprochant et prenant de plus vives couleurs et des traits plus marqués, la sérénité de l'âme qui semble contracter quelque chose de la

pureté de l'air, tout cela, justement observé, vigoureusement peint, profondément senti, avait dans le récit de Rousseau comme dans la réalité je ne sais quoi de magique qui ravissait l'esprit. »

L'étude consacrée à Rousseau n'était qu'un sommaire : le livre relatif à Stendhal Beyle est une œuvre approfondie, fruit, nous dit-il, « d'heureuses fouilles dans diverses archives, et de recherches minutieuses sur tous les événements de la vie de Stendhal et sur tous les hommes avec lesquels il fut en rapport ». Ces recherches n'ont pas précisément porté bonheur à celui qui en était l'objet : on le savait hâbleur, foncièrement inexact, prenant les plus grandes licences avec la vérité : il sort de cette révision attentive et sévère encore plus convaincu de fausseté. Il n'a pas vu les batailles auxquelles il se vante d'avoir assisté, pas fait les voyages qu'il raconte, pas vu les choses qu'il décrit. Il manque à un degré remarquable des qualités les plus indispensables à l'historien, le sérieux, l'esprit d'ordre et de suite, l'ardent amour du vrai : et si ce gros volume apporte, comme tous ceux de Chuquet, son précieux contingent de renseignements sur les hommes et sur les choses de l'époque, c'est à l'auteur qu'en revient tout le mérite, et non pas à son héros. En outre Stendhal a un incessant besoin de dénigrement, et une vanité qui excède la mesure ordinaire. Il a d'ailleurs aussi de remarquables qualités : c'est un profond observateur du cœur humain, un esprit sagace et fin : et voilà pourquoi il aura toujours ses partisans et même ses dévots. En résumé, un fantaisiste plutôt qu'un artiste, un original plutôt qu'un écrivain original, un écrivain plutôt

qu'un écrivain, manquant trop souvent de mesure et de justice; c'est ainsi que Chuquet juge son personnage, et c'est bien ainsi que le jugent également deux de nos éminents confrères qui ont bien connu, eux aussi, cet auteur si discuté.

Mais ce genre de travaux n'a été dans la vie de Chuquet qu'exceptionnel. Ce qui a popularisé et ce qui fera vivre son nom ce sont surtout ses travaux historiques, desquels d'ailleurs il ne s'était pas beaucoup écarté en parlant du principal auteur de la Révolution, et d'un acteur très secondaire, mais d'un acteur cependant, de la grande épopée impériale. En faisant lire à ses élèves du lycée Saint-Louis le récit par Goethe de la campagne de 1792, il se demanda quelle était dans ce récit la part de la vérité et celle de la fantaisie, et notamment s'il était bien vrai que le soir de Valmy Goethe eût réellement prononcé la prophétie célèbre, si souvent citée : « D'ici et d'aujourd'hui part une nouvelle époque dans l'histoire du monde, et vous pourrez dire : J'y étais. » Or Goethe n'a rien dit de semblable, du moins le soir de Valmy, et sa prophétie, d'ailleurs empruntée à Massenbach, a été, comme c'est l'habitude des prophéties, très postérieure à l'événement : ce qui d'ailleurs n'enlève rien à la grande valeur historique de son récit, généralement fort exact. Elle a eu tout au moins l'avantage d'attirer Chuquet vers l'étude de la campagne de 1792, et, après elle, des campagnes suivantes. A vrai dire il l'eût fait, même sans cette circonstance, tant il y était prédisposé par ses origines, par ses souvenirs, par ses goûts. Il y avait du soldat dans ce professeur. Il y avait surtout un patriote très ferme et très

clairvoyant qui, frappé douloureusement de nos désastres, voulait en pénétrer les causes, et n'avait pas tardé à en découvrir une, et non des moindres, dans la manière dont était présentée chez nous l'histoire des campagnes de la première République. Histoire écrite avec fantaisie, a-t-il déclaré formellement dans un article de la *Revue critique* sur un livre fort sévère pour le gouvernement de la Défense nationale, histoire qui a préparé nos revers.

Ce jugement rigoureux n'était malheureusement que trop fondé. La légende avait embelli, idéalisé cette histoire, et par là l'avait défigurée. En partie pour des raisons politiques, en partie par suite de la séduction des souvenirs d'une gloire incomparable, on se refusait à admettre qu'il ait pu se trouver, au cours d'une si merveilleuse épopée, rien qui ne fût splendide, et on attribuait généreusement de l'héroïsme à tous les soldats, du génie à tous les chefs, et à tous les volontaires en particulier ce patriotisme ardent et cet élan irrésistible qu'on prenait pour des gages assurés de victoire. Et il était sous-entendu, ou même affirmé, que notre nation héroïque serait toujours prête, le moment venu, à renouveler les mêmes merveilles, qu'elle n'avait rien perdu des qualités d'endurance et d'ardeur dont elle était si abondamment douée au début de la Révolution, et qu'il suffirait toujours de frapper du pied cette terre généreuse pour en faire sortir d'intrépides soldats. On se refusait à voir que ni sous le rapport du nombre, ni sous celui de l'énergie, la France du milieu du XIX^e siècle ne ressemblait plus à celle de 1789, que la guerre, elle aussi, avait singulièrement changé de caractère, que la

valeur individuelle tendait à n'y plus être le facteur prépondérant, enfin que l'adversaire probable ne serait plus, lui aussi, ce qu'il avait été en 1792, et que depuis la première République et le premier Empire le monde s'était prodigieusement transformé. On détournait les yeux de ces vérités importunes, et on aimait mieux se laisser bercer au charme des vers célèbres dans lesquels un grand poète célébrait, avec de magnifiques accents, l'héroïsme des soldats de l'an II :

La Révolution leur criait : Volontaires
Mourez pour délivrer tous les peuples vos frères !
Contentés ils disaient oui.
Allez, mes vieux soldats, mes généraux imberbes.
Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes
Sur le monde ébloui.

La tristesse et la peur leur étaient inconnues :
Ils eussent sans nul doute escaladé les nués
Si ces audacieux
En retournant les yeux dans leur course olympique
Avaient vu derrière eux la grande République
Montrant du doigt les cieux !

La poésie a droit à l'hyperbole, et tant que ces choses ne sortent pas de son domaine, on peut les admirer, parce qu'elles sont belles, sans les critiquer, parce qu'elles sont sans danger. Mais il en est autrement quand on les laisse pénétrer dans l'histoire, puis de l'histoire dans la politique, et l'on en était là, malheureusement. La légende des volontaires de 1792 servait d'argument à tous les adversaires des armées permanentes, quelle que fût la raison de leur aversion, pour les affaiblir, pour les dimi-

nuer, un jour peut-être pour les supprimer. « Si, disait au Corps législatif un député qui cependant n'était pas de l'opposition, il est un peuple pour lequel les économies militaires n'offrent aucun danger, c'est assurément celui dont les enfants deviennent tous, au premier appel du pays, d'irrésistibles soldats. » Et à plus forte raison l'opposition insistait-elle, réclamant avec Jules Simon une armée sans esprit militaire, une armée qui ne fût que la nation armée, invincible, on le croyait, au dedans, incapable de faire la guerre au dehors. Naturellement on avait soin de ne pas dire, peut-être même ignorait-on, que ce mot de volontaire est extrêmement équivoque, qu'il avait en 91 et en 92 un sens très différent de son sens actuel, et que parmi les volontaires de la première République, s'il y eut beaucoup de jeunes gens qui s'offrirent d'eux-mêmes, beaucoup aussi furent soldats tout à fait contre leur gré. La légende de la levée en masse s'ajoutait à celle des volontaires pour endormir le pays, toujours naturellement porté à préférer la solution du moindre effort, dans une trompeuse sécurité; et l'on cédait de plus en plus à cette double illusion, infiniment dangereuse, que moins il y aurait d'armée, moins une guerre serait à craindre, et que si, néanmoins, elle éclatait, les poitrines de ses enfants, accourant en masse à l'appel de la patrie, seraient pour elle un infranchissable rempart. L'histoire de la Révolution, et ce qu'on appelait ses irrécusables enseignements, manquaient rarement d'être cités à l'appui de ces funestes erreurs. Sans doute le maréchal Niel en 67 et en 68 avait porté de rudes coups à la légende de la levée en masse, et

proclamé hautement, ce que Chuquet devait démontrer plus tard dans son volume sur Wissembourg, que ce n'était point par elle, mais malgré elle, que la France avait été sauvée en 1793, et qu'elle n'avait jamais servi qu'à l'ennemi. Sans doute le livre de Camille Rousset, paru en mars 1870, n'en portait pas de moins rudes à la légende des volontaires, et montrait par des témoignages vraiment irrécusables, ceux-là, combien grande était l'illusion de leur attribuer, *a priori*, des qualités et une valeur militaire dont ils avaient été trop souvent bien dépourvus. Mais on sait combien les erreurs sont tenaces quand l'intérêt et l'esprit de parti ont besoin de les entretenir. Encore le 30 juin 1870, comme l'opposition bataillait pour faire réduire à 80 000 hommes le contingent de 90 000 demandé par le gouvernement, Jules Favre affirmait que c'était de la part de la France une coupable folie que de vouloir s'organiser pour la guerre, alors que rien de sérieux ne la menaçait, et que d'ailleurs la force morale dont elle disposait la mettrait toujours en état de faire à l'Allemagne une guerre beaucoup plus dangereuse que celle qui se fait sur les champs de bataille.

Moins de trois semaines après les événements allaient malheureusement se charger d'apporter d'abord aux chimères des pacifistes, un peu plus tard aux partisans des armées improvisées, le plus cruel et le plus éclatant démenti. Mais comme, néanmoins, quelque chose en subsista toujours, il était essentiel que l'histoire des guerres révolutionnaires fût enfin abordée dans un esprit strictement objectif et exempt de toute préoccupation tendancieuse. La question des volontaires, en particulier, était

loin d'être encore résolue : le livre de Camille Rousset ne la traitait pas en entier : il n'était qu'un assemblage de documents, infiniment gênants pour les fidèles de la légende, qui, comme on sait, ne l'ont jamais pardonné à l'auteur, mais, écrit uniquement pour réfuter une erreur grave, il n'avait pas eu pour but d'envisager la question sous toutes ses faces : on l'accusait d'être passionné, il était surtout incomplet ; il restait beaucoup à dire après lui, et ce qui restait à dire n'était pas d'ailleurs uniquement à l'opprobre des fameux volontaires. Car il lui était arrivé cette aventure assez singulière d'avoir été en même temps trop peu cru, et aussi de l'avoir été trop : de son livre, et des événements il était resté dans quelques esprits une défiance excessive pour les troupes jeunes, et certains allaient jusqu'à laisser entendre par exemple que si Napoléon fut vaincu en 1813 ce n'est point parce qu'il eut trop peu de conscrits, c'est parce qu'il en eut. Personne, assurément, ne contestera que la Grande Armée de 1813 eût infiniment dégénéré par comparaison avec la Grande Armée de 1805, mais il y avait vraiment excès à faire si bon marché des conscrits de 1813, encore plus des Marie-Louise de 1814.

Des erreurs de ce genre offrent évidemment moins de danger mais ne sont pas moins injustes que les éloges outrés dont on gratifiait complaisamment les volontaires de la République, et il était vraiment tout à fait nécessaire de reprendre cette histoire avec moins d'idées préconçues et dans le seul désir de dégager la vérité. Fallait-il, décidément, tenir ces volontaires pour des hommes sans valeur, incapables de rendre aucun service,

indisciplinés, désertant, vendant armes et effets à mesure qu'ils les recevaient, et moins funestes à l'ennemi qu'à leurs compatriotes? Et il est de fait que trop souvent, surtout dans les commencements, c'est cela que furent les volontaires. Mais ne fallait-il pas aussi reconnaître qu'il y avait dans cette tourbe les éléments d'une élite? Fallait-il oublier cette magnifique explosion de patriotisme dont tous ceux qui furent témoins gardèrent une ineffaçable impression, et qu'ont rappelée si éloquemment le futur maréchal Gouvion Saint-Cyr, et surtout le futur maréchal Victor, entré cinq mois après son mariage dans le 3^e bataillon des volontaires de la Drôme : « O sublime élan de 91, que ne puis-je te célébrer dignement! O spectacle le plus magnifique que jamais nation ait offert au monde! O jours de patriotisme et de gloire, échauffez et nous et nos générations de vos feux immortels. » Et aurions-nous le devoir d'oublier — ce serait vraiment dommage — les beaux vers dans lesquels François Coppée, dans *Une famille de soldats*, raconte l'enrôlement de son héros Morel :

Un jour, étant en train de ferrer une roue
Il entend le tambour, là-bas, près du marché.
Il y court. Le tribun, sur l'estrade juché,
Criant, gesticulant, et parlant comme un livre,
La foule, les soldats, les drapeaux, tout l'enivre,
Bras nus, tenant encore d'une main son outil,
Vite il signe, il s'enrôle, et réclame un fusil.
A son robuste corps du premier coup adhère
Cet habit bleu qui va devenir légendaire
Et qui durant vingt ans fera fuir l'ennemi.
Et devant le moulin mitraillé de Valmy
Voilà qu'il sent en lui battre un cœur intrépide.

Qui croire parmi toutes ces contradictions? Chuquet, avec son impartialité irréprochable, sera le guide sûr qui mettra également en garde contre l'excès de dénigrement et contre l'excès d'enthousiasme, et qui déterminera dans cette histoire si discutée la part exacte du mal et du bien. Et tel fut le grand mérite de sa thèse sur la campagne de 1792, qui lui valut en 1886 le grade de docteur — c'était la première thèse soutenue en Sorbonne sur un sujet révolutionnaire — et qui plus tard parut en trois volumes : *La première invasion prussienne, Valmy et la Retraite de Brunswick.*

« L'auteur, disait-il de lui-même dans sa préface, a tenté de se faire le contemporain des combattants et des négociateurs de 1792, de vivre au milieu d'eux, dans leurs marches et dans leurs camps, de se pénétrer de leurs idées et de leurs sentiments, de voir les événements comme ils les ont vus. Il n'a pas eu d'autre souci que celui de la vérité. » Ce beau programme fut parfaitement rempli. On put enfin, avec Chuquet, voir clair dans cette histoire, souvent regardée comme miraculeuse, de la reculade de l'armée la plus célèbre et la plus redoutée de l'Europe devant un peuple en révolution et une armée en décomposition. L'événement, en réalité, n'avait rien de merveilleux et était l'inévitable conséquence d'une foule de circonstances n'échappant qu'à des yeux inattentifs. L'armée française n'était pas en réalité aussi éprouvée qu'elle semblait l'être : la troupe de ligne était fort bien commandée par des officiers beaucoup plus aptes qu'on ne pensait à remplir les nombreuses places laissées vacantes par l'émigration : son artillerie était excellente et fort

supérieure à celle de l'ennemi : enfin les volontaires de 1791, d'une trempe beaucoup meilleure que celle des volontaires de 1792, comme Chuquet eut le premier le mérite de l'établir, ces volontaires de 91 qu'il ne craint pas d'appeler l'élite de la nation, surent tirer de leur sein, par une élection bien inspirée, une foule d'hommes réservés pendant nos grandes guerres à de magnifiques carrières militaires, et montrèrent de réelles qualités. Ce n'est pas d'ailleurs à eux que revient le principal honneur de Valmy, mais à l'armée de ligne : fort précis comme à son habitude, Chuquet nous apprend que l'armée de Kellermann se composait presque uniquement de troupes régulières, comme d'ailleurs aussi celle de Dumouriez ; des treize régiments ou bataillons d'infanterie postés auprès du fameux moulin mitraillé, deux seulement se composaient de volontaires, volontaires de 1791, qui y reçurent, fort crânement d'ailleurs, le baptême du feu, et eurent donc leur part de la victoire, mais une part moindre que celle des troupes régulières : lesquelles, à leur tour, y contribuèrent moins que les hésitations de l'ennemi et l'extrême mollesse de son attaque. Évitant en effet la faute trop fréquente d'une documentation et d'une attention unilatérales, aussi bien informé de ce qui se passait dans le camp et dans le gouvernement prussien que de ce qui se passait parmi nous, l'historien n'avait garde de laisser oublier que l'ennemi était très hésitant, que si le roi rêvait d'entrer à Paris et d'y écraser la Révolution, Brunswick considérait comme une chose insensée d'entreprendre avec de si faibles moyens la conquête d'un pays en ébullition et très déterminé à se

défendre à outrance. Voilà pourquoi l'armée prussienne marcha avec lenteur, attaqua sans énergie, se laissa décourager par les privations et les intempéries, et pourquoi il suffit, pour la déterminer à la retraite, de faire devant elle ferme contenance et de se montrer prêt à affronter une bataille qu'elle était en réalité très peu désireuse d'engager.

Tels sont les événements, nullement surprenants, que Chuquet racontait dans ces trois volumes, avec un talent et une science auxquels tout le monde rendit hommage. Un grand historien militaire s'était révélé, qui avait le don d'être complet sans cesser d'être clair, érudit sans être lourd, habile dans l'art d'enrichir et d'animer son récit par d'abondantes citations sans l'appesantir, multipliant les détails sans rien enlever, bien au contraire, au mouvement et à la vie. Lui-même, d'ailleurs, a si bien caractérisé sa manière qu'on ne saurait rien faire de mieux que de le citer : « On reprochera peut-être à l'auteur de tomber dans la minutie, de s'appesantir sur des riens, de trop viser à la précision. Mais la vérité historique est à ce prix. On ne peut connaître une époque et la faire connaître qu'en s'attachant à être complet. Trop d'historiens s'en tiennent à la surface des choses : ils omettent les petits combats qui préparent la victoire et s'ils racontent une campagne ne parlent que du général en chef, sans dire un mot des instruments dont il dépend, de ses lieutenants et de ses soldats... Ne peut-on prodiguer les détails, pourvu qu'ils soient expressifs, significatifs, et que leur grand nombre ne nuise pas à la clarté de l'ensemble ? » Cette méthode, Chuquet y resta invariable-

ment fidèle dans tous ses livres, sans aucune exception. Peu ou point de généralités : beaucoup de faits, bien choisis, bien présentés, telle fut toujours sa manière d'écrire l'histoire, et l'effet en était si saisissant que Taine comparait l'impression produite par *Valmy* et la *Retraite de Brunswick* à celle de l'*Illiade* et que Renan, dans sa dernière maladie, se faisait lire *le Siège de Mayence*.

A ces trois premiers volumes reçus par la critique avec une approbation quasi enthousiaste, sans aucune distinction de partis, d'autres ne tardèrent point à succéder. *Jemappes* raconta la grande victoire, ce Rocroi de la République, comme on l'a dit avec raison, qui donna à Dumouriez la Belgique objet depuis longtemps de toute son ambition, cette Belgique, qui devait procurer à lui-même la gloire, à son armée une vie plantureuse, à sa politique le point d'appui nécessaire pour agir sur la France et tenir tête à la démagogie, dont les progrès commençaient à l'inquiéter. Ces espérances ne devaient pas être réalisées : il ne put ni sauver le roi, ni protéger la Belgique contre les spoliations et les profanations des agents envoyés de Paris, ni empêcher Pache de désorganiser son armée et de la faire périr de misère. Il en vint bientôt à être dégoûté, écœuré, d'une République gouvernée par des gens qui affamaient les armées, pillaient et tyrannisaient les peuples affranchis; il crut à tort que son armée était assez à lui pour le suivre contre la Convention, s'entendit avec l'ennemi et trahit dans toute la force du terme : faute grave dans toutes les acceptions du mot faute, bien faite pour accroître et l'influence et les fureurs de cette démagogie qu'il avait eu le dessein

d'abattre, et pour rendre plus difficile que jamais la situation de tous les généraux, déjà auparavant en butte à ses soupçons, mais maintenant plus suspects que jamais.

Il devait le premier l'apprendre à ses dépens, ce Custine dont le caractère hardi, quelque peu fanfaron, l'humeur impétueuse, et les affectations de jacobinisme (qui ne l'empêchèrent point d'ailleurs d'être le point de mire des dénonciations jacobines), ont inspiré visiblement une réelle sympathie à son historien, qui lui sait gré d'avoir donné pour quelque temps Mayence à la France. « Le 27 octobre 1792, raconte Chuquet, lorsque Custine fit son entrée à Francfort, les habitants regardaient avec curiosité ce citoyen général devant qui, comme un second Josué, tombaient les murs des forteresses allemandes; et l'on parla longtemps de sa grosse moustache et de ses yeux rusés qui regardaient sans cesse de tous côtés et révélaient la vivacité de son tempérament. Lorsqu'il arriva sur la place du Römer, il se tourna vers la foule et demanda en allemand : « C'est ici que vous avez vu l'empereur cette année? — Oui, monsieur le général. — Eh bien, vous n'en verrez plus. » Et il se mit en devoir de faire régner le civisme et le sans-culottisme là où trois mois auparavant l'Autriche, la Prusse et l'émigration avaient tenu leurs assises générales et tout préparé pour l'écrasement de la Révolution.

En dépit de la prophétie de Custine, Mayence n'était pas à tout jamais perdu pour la contre-révolution et les Allemands devaient y rentrer, mais après un long siège dont le récit est un des morceaux les plus dramatiques des onze volumes des guerres de Révolution. Certes, et l'histo-

rien ne nous le cache pas, la défense n'y fut pas toujours à la hauteur de la réputation qu'on lui a faite : des fautes furent commises : il y eut des paniques, des défaillances, des actes d'insubordination : mais que de vaillance aussi, et quel homme surtout que ce Kléber, le plus glorieux des enfants de Strasbourg, ce Kléber qui selon le mot de Bonaparte grandissait de quelques coudées au milieu de la mitraille. « Dès le mois d'avril 1793, dit Chuquet, sa crinière de lion, sa taille athlétique, sa bonhomie mêlée de finesse, l'ascendant qu'il exerce sur son entourage, le sang-froid qu'il allie à la fougue, sa vive et pénétrante intelligence, son génie guerrier qui s'excite et s'enflamme au fort du danger, toutes ces qualités physiques et morales qui font de Kléber le type accompli de l'Alsacien français, le mettent au premier plan et attirent les regards... Les officiers de la garnison sentent qu'une âme vigoureuse gouverne ce corps vigoureux et reconnaissent en lui l'étoffe d'un grand capitaine... Les ennemis dressent son horoscope et le jugent destiné à s'élever très haut. »

La perte de la Belgique, la défection de Dumouriez, la prise de Mayence, ramenaient la guerre sur la frontière française, et la lutte qui s'y déroula au cours de l'année 1793 fut de beaucoup la plus critique que la Révolution ait eu à soutenir. Les armées non encore aguerries, démoralisées par d'incessants changements de généraux à chaque instant dénoncés comme traîtres, connurent alors les suprêmes périls. Volontaires, réquisitionnaires de la levée de 300 000 hommes, étaient par leur indiscipline une cause d'affaiblissement plutôt que de force. Les généraux succombaient les uns après les autres. Les dénonciations

pleuvaient comme grêle sur les hommes les plus honorables et les patriotes les plus authentiques. Après Custine, La Marlière, Beauharnais, Houchard étaient envoyés à la mort : Houchard, qui, quand il fut mis à la Conciergerie, n'y trouva pas moins, paraît-il, de 24 généraux incarcérés ; Houchard, dont l'exécution fit une impression profonde, parce qu'il était incontestablement un plébéien, fils d'un employé aux subsistances militaires, sans éducation, parlant mal le français, doué de beaucoup d'intrépidité et de fort peu de talent, sans-culotte dans toute la force du terme. « Jusqu'à cette époque, écrivait un officier, la faux révolutionnaire n'avait moissonné que des têtes titrées ; maintenant chacun craignit d'avoir son tour et nous avons souvent entendu répéter ce qu'avait dit Houchard allant à la mort : « Allez donc vous battre pour ces bougres-là qui vous guillotinent ! » L'histoire ne dira jamais assez quelle chance incroyable ce fut pour la Révolution que l'obstination des alliés dans leur tactique circonspecte et lente, et que les dissentiments persistants qui les empêchèrent de porter à nos armées en désarroi les coups vigoureux auxquels elles n'auraient pu résister. Chuquet, qui a consacré les deux volumes de *Valenciennes* et *Hondschoote* au récit de cette triste campagne de 1793 dans le Nord, déclare hautement — et il faut lui savoir beaucoup de gré d'avoir mis en pleine lumière cette vérité pénible pour la légende révolutionnaire — que si York et Cobourg avaient agi de concert au lieu de guerroyer chacun de son côté, l'armée française était perdue. Les armées de la Moselle et du Rhin n'étaient pas en meilleure posture, et, l'historien le dit aussi formel-

lement, elles étaient vouées à la défaite, et même à l'écrasement, si les alliés avaient voulu combiner leurs efforts; mais Prussiens et Autrichiens ne s'entendaient pas plus dans l'Est qu'Autrichiens et Anglais dans le Nord. C'est ainsi qu'on put impunément s'inspirer des principes que formulait le ministre Bouchotte, répondant à un commandant de la place de Metz qui l'avertissait de la nécessité de n'appeler au commandement que des hommes honorables et respectés : « Quand tous ceux qui ont le talent sont contre le système populaire, il est forcé de prendre d'autres hommes pour le faire aller, qui paraissent d'abord n'avoir pas de grands moyens, qui cependant finissent par les développer, et qui enfin ont le premier de tous : la volonté d'aller... Il faut appeler les sans-culottes à toutes les places sans exception si l'on veut que la Révolution des sans-culottes réussisse. » C'est ce qu'en termes plus crus et d'une façon plus paradoxale préconisait, paraît-il, un orateur de société populaire, qui sans doute avait fait ses classes, et qui alléguait des exemples grecs et romains pour démontrer qu'il est indifférent, et peut-être même préférable, qu'un général ne sache pas l'a. b. c. de son métier. « Thémistocle ne possédait que du bon sens et passa sa jeunesse dans les clubs. Les antagonistes de Pyrrhus et d'Annibal ignoraient jusqu'aux premiers éléments de leur métier. Marius était un vrai général sans-culotte. Clodius et César ont été plus pernicious à leur patrie que toute l'inexpérience et la brutalité de ceux qui ne font pas profession de la conduite de l'État et des armées. » On pratiqua parfois, mais heureusement on ne pratiqua pas toujours, ce culte de l'incompétence, et au milieu de quelques

choix infiniment regrettables, il y en eut d'autres qui furent heureux. Aucun ne le fut autant que celui de ce jeune général à qui, à vingt-cinq ans, fut confié le commandement de l'armée de la Moselle. « Hoche, nous dit Chuquet, avait l'extérieur du commandement et la nature le marquait du sceau de l'autorité : une taille de 5 pieds 7 pouces, des épaules fortes et bien effacées, la poitrine un peu raide et bombée, une démarche imposante, une figure qui respirait l'esprit avec je ne sais quoi de sévère et de sombre qu'il tâchait vainement d'adoucir... Les soldats s'étonnèrent de voir un homme à l'air militaire et républicain. La surprise augmenta lorsqu'ils eurent connaissance de ses proclamations. Tout se tenait en Hoche : non seulement l'attitude et le geste, mais le ton, la parole, la plume. Il avait le ferme et viril accent de la conviction. On le sentait animé du feu sacré. Dès le premier entretien, l'adjoint Grigny, rédacteur du journal qui s'imprimait à l'armée, l'*Argus de la Moselle*, déclara qu'on sortirait bientôt de l'engourdissement. « Notre nouveau général m'a paru jeune comme la Révolution, robuste comme le peuple. Il n'a « pas la vue myope de celui qu'il vient remplacer : son « regard est fier et étendu comme celui de l'aigle ; espérons, « mes amis, il nous conduira comme des Français doivent « l'être ! »

Il les conduisit, en effet, comme avaient besoin de l'être des soldats dont beaucoup étaient ardents et intrépides, et dont plusieurs aussi n'étaient ni l'un ni l'autre. « Je t'envoie, écrivait Hoche au ministre Bouchotte, le 29 frimaire an II, un petit règlement que j'ai fait sur les hôpitaux. Sans cette mesure les deux tiers de l'armée auraient la

fièvre, et j'ai cru qu'un pareil règlement équivaldrait au quinquina. » Ne croyons pas plus qu'il ne convient à l'excellence des soldats de l'an II, et constatons une fois de plus à quels dangers la France fut exposée pendant cette campagne de 1793 avec des armées médiocrement solides et des chefs dont les uns eurent la confiance de leur gouvernement sans la mériter, et d'autres la méritèrent sans l'avoir. Rappeler ces faiblesses est précisément le meilleur moyen de faire apprécier à leur valeur les importants services rendus par ceux qui, comme Hoche, triomphèrent de ces difficultés.

Hoche débuta par un échec, mais il savait que Brunswick, lent et timide comme toujours, ne profiterait pas de sa victoire et qu'il aurait tout loisir d'aller sur l'autre versant des Vosges tendre la main à l'armée du Rhin qui, après sa défaite de Wissembourg, avait dû reculer et livrer la basse Alsace à l'ennemi. Ce fut un trait de génie que cette manœuvre hardie. Elle lui permit d'attaquer Wurmser de flanc et, au prix d'une lutte acharnée, de le vaincre à Frœschviller, puis à Wissembourg, de le rejeter hors de France et de débloquer Landau réduit à l'extrémité. Tels sont les événements mémorables dont le récit remplit le tome IX des *Guerres de la Révolution*, peut-être le plus émouvant de tous. Est-ce parce que de ce suprême effort dépendait la délivrance du pays et l'expulsion définitive de l'envahisseur, qui ne devait plus s'y montrer que vingt ans après? Est-ce parce que le drame avait pour théâtre ce pays cher entre tous à Chuquet, l'Alsace? Toujours est-il que ce volume peut être considéré comme son chef-d'œuvre, et que cette

glorieuse terminaison d'une campagne très pénible et longtemps incertaine l'a particulièrement inspiré.

Le mérite de cette brillante victoire appartenait pour la plus grande part à Hoche et aux soldats de l'armée de la Moselle; pour une moindre à Pichegru et aux soldats de l'armée du Rhin : c'est une question de savoir si les représentants en mission pouvaient aussi en revendiquer quelque chose. Ces représentants en mission occupent, comme il était naturel, une grande place dans toute l'histoire de cette campagne de 1793, et Chuquet a apprécié leur rôle discutable avec l'impartialité qui était sa qualité essentielle. Il nous les montre voulant le bien, relevant les courages, pressant l'amalgame, veillant au ravitaillement, faisant parfois sortir de l'obscurité des noms destinés à s'illustrer, comme il arriva notamment pour Bonaparte au siège de Toulon; et d'autre part commettant des erreurs, des imprudences, prenant leurs rêves pour des plans de campagne, gênant les généraux qu'il était bon d'exciter, mais mauvais de terroriser, infatués d'eux-mêmes et de leur toute-puissance, se laissant dominer par des intrigants et des flatteurs, trop souvent incapables de discerner le véritable mérite, surtout quand il était joint à quelque indépendance dans le caractère et à l'ignorance de l'art de la flatterie. Un d'eux, Cusset, à l'armée de la Moselle, s'est rendu méprisable par ses habitudes crapuleuses et son état ordinaire d'ébriété. Ainsi le bien et le mal se mêlent dans leur histoire, et cette observation, toujours vérifiée, l'est peut-être plus particulièrement encore dans cette grande œuvre que fut la délivrance de l'Alsace, où il arriva précisément que ces artisans, nous

dit-on, de la victoire révolutionnaire furent extrêmement divisés. D'un côté Lacoste et Baudot, terroristes forcés, s'engouent de Hoche et le portent après sa première victoire au commandement des deux armées réunies ; de l'autre, Saint-Just et Lebas, partisans de Pichegru, ne pardonneront pas à Hoche de lui avoir été préféré et, tout vainqueur qu'il soit, le libérateur de Landau ne tardera pas à sentir les effets de leur colère. Chuquet, vif admirateur de Hoche, n'en fait pas moins un récit fort louangeur de la célèbre mission de ces deux derniers à Strasbourg, où il leur attribue le rétablissement de l'ordre, et les montre exerçant une dictature féconde et bienfaisante. Peut-être y aurait-il quelques ombres à apporter à ce tableau optimiste. Mais, chez Chuquet, le sens de la mesure ne faisait jamais défaut et même pour les personnages auxquels il a été le plus favorable, il ne tolérait pas certaines outrances dans le panégyrique. Un éditeur des œuvres de Saint-Just eut le tort de présenter son contestable héros comme un de ces hommes que la terre est pour ainsi dire indigne de porter. « Cette figure calme et douce, disait-il, resplendit comme celle d'un dieu de marbre au-dessus de l'agitation des partis. Il semble que la Révolution ait condensé dans les lignes de ce visage tout ce que la vertu républicaine, tout ce que l'héroïsme jacobin, avaient de plus sublime et de plus profond. Plus encore que la beauté physique, la beauté morale de Saint-Just domine et confond. Saint-Just fut un héros dans ce que le terme a de plus simple et de plus pur, c'est-à-dire un homme au-dessus des hommes, un homme qui touche aux dieux. » C'était déjà aller singulièrement loin, mais

l'auteur avait en outre la maladresse d'attribuer à Saint-Just, et cela d'après la très insuffisante autorité de Montgaillard, des exploits absolument imaginaires : il aurait chargé en Alsace à la tête des escadrons républicains ; il aurait, devant Landau, conduit une colonne chargée d'enlever une redoute et les grenadiers lui auraient dit, après l'action, qu'ils étaient contents de lui. « Permis, dit Chuquet dans un mordant article de la *Revue critique*, de garder dans le cœur un éblouissement impérissable après avoir contemplé Saint-Just, mais aucun document authentique ne nous le montre prenant part à aucune mêlée ni enlevant aucune redoute. Et si Baudot a vraiment écrit cette phrase : « Quand Saint-Just et moi nous mettions le feu aux batteries de Wissembourg, nous savions que les boulets ne pouvaient rien contre nous », il a dit vrai en un sens, mais pas du tout dans le sens où le prenait cet admirateur intempérant. Si Saint-Just et Baudot n'avaient rien à craindre des boulets, ce n'était pas qu'ils fussent doués de quelque immunité surnaturelle, c'est parce que, le 26 décembre, jour de la bataille de Wissembourg, ils étaient suffisamment loin de la ligne de feu pour être en parfaite sûreté et il en avait été de même, quatre jours plus tôt, lors de l'autre grande bataille, celle de Frœschwiller. Ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, n'ont dit dans leurs lettres avoir tiré le canon, et, s'ils l'avaient fait, ils n'auraient pas manqué de le dire. » Car la modestie ne fut pas, en général, la vertu dominante des représentants en mission.

L'œuvre capitale de Chuquet était maintenant terminée. Elle l'avait mis tout de suite hors de pair, et chacun

de ses livres était accueilli par la critique avec des éloges auxquels nulle voix discordante ne se mêlait. La *Revue historique*, la *Revue des questions historiques*, étaient également louangeuses. La *Révolution française* l'était aussi, bien que Chuquet fût évidemment loin de partager toutes ses idées et qu'elle signalât chez lui trop de sévérité pour Danton et une tendance regrettable à prendre parti pour le pouvoir militaire contre le pouvoir civil. Plus tard il devait s'écarter d'elle bien plus encore quand, appréciant dans la *Revue critique* le fameux livre de son directeur contre Taine, il déclarait que ses critiques étaient le plus souvent fondées, mais cependant pas toujours, et savait gré à Taine d'avoir mis dans une lumière forte et crue certains aspects de la Révolution qu'il ne faut pas laisser dans l'ombre : la Convention, notamment, disait-il, souvent trop magnifiée, était vraiment descendue parfois bien bas.

Quant à l'Institut, son attention fut tout de suite attirée par le rare mérite de ces volumes qui se succédaient si rapidement : prix Montyon, prix Audiffred, second prix Gobert, grand prix Gobert, l'Académie des sciences morales, l'Académie française, lui prodiguèrent successivement toutes les récompenses dont elles disposaient ; puis, quand elles furent épuisées, vous lui donnâtes, Messieurs, la plus enviable de toutes en l'élisant, en 1900, au fauteuil de Jules Zeller : cette élection a été un des grands bonheurs de savie. Il n'en travailla que davantage. Il était de ceux qui ne croient jamais avoir assez fait.

Il n'a pas dépassé dans son grand ouvrage la date du

11 nivôse an II, 31 décembre 1793, et c'est pour nous un vif regret qu'il n'ait pas cru devoir aborder l'histoire des guerres de conquête, des guerres offensives, après avoir si magnifiquement parlé des campagnes pénibles où il s'agissait de défendre le territoire contre l'invasion. Parmi les raisons qui, sans doute, l'ont détourné de nous donner cette œuvre d'ensemble, il faut placer un sentiment très vif chez lui, et de plus en plus vif à mesure qu'il s'enfonçait davantage dans l'étude de cette magnifique histoire de nos grandes guerres, à savoir une admiration mêlée d'une réelle affection pour les acteurs de ce drame ; n'est-ce pas en eux que s'incarnait la force, la grandeur, la vitalité de la nation ? N'est-ce pas dans les armées que brillaient dans tout leur éclat les plus hautes vertus, le patriotisme, le désintéressement, le dévouement ? Où trouver, sinon parmi elles, des gloires incontestées, des hommes de tout point admirables ? Séduit par leur forte et attirante personnalité, Chuquet préféra les acteurs aux actes, les hommes aux choses, et quitta peu à peu la grande route de l'histoire pour les chemins, voire même parfois pour les sentiers, de la biographie ; partie d'ailleurs nullement négligeable et même très essentielle de l'histoire. Il avait intitulé ses premiers volumes *Valmy, Jemmapes, Mayence, Hondschoote, Valenciennes, Wissembourg* ; ceux qui allaient suivre eurent pour titre *Dugommier, Dagobert, Hoche, Kléber, Desaix, Marceau, La jeunesse de Napoléon*.

Dugommier, Dagobert, sont encore de belles pages d'histoire militaire, dignes en tout des onze volumes des guerres de la Révolution. Pour avoir été généralement confinés sur des théâtres d'opérations éloignés et consi-

dérés comme secondaires, ces deux vainqueurs des Espagnols ne sont nullement diminués aux yeux de leur biographe. Tous deux ont trouvé au cours de leurs opérations une mort glorieuse : tous deux ont montré de grandes qualités militaires : Dugommier, loyal, chevaleresque, désintéressé, rendant justice à chacun, extrêmement brave de sa personne, disait Bonaparte qui l'avait vu à l'œuvre devant Toulon ; Dagobert, qui appartenait par sa naissance à cette noblesse qu'on eût voulu, sous la Terreur, expulser entièrement des armées, Dagobert, qui eut fort à faire pour déjouer le mauvais vouloir des représentants Fabre et Gaston, qui fut suspendu par eux, premier pas vers le tribunal révolutionnaire : mais son civisme était constant, ses protecteurs nombreux et influents : il put démontrer que son seul crime était d'avoir encouru la colère de Fabre en ne lui faisant pas la cour, en ne croyant pas du tout qu'il fût supérieur à Turenne, et en souriant du fameux bulletin à la Convention où Fabre — qui était brave, d'ailleurs, puisqu'il s'est fait tuer en combattant — se décernait à lui-même un certificat d'héroïsme. Pour une fois un général l'emporta sur des civils. Les soldats avaient tout de suite trouvé l'explication du mystère. Quand on s'appelle Dagobert, disaient-ils, on est facilement bon sans-culotte. C'était, dit Chuquet, un homme de cœur et de caractère, une des figures les plus attrayantes et les plus sympathiques des armées de la Révolution.

Les mêmes qualités, et des destinées assez semblables, à cela près que ceux-ci devaient disparaître en pleine

jeunesse, ayant assez vécu pour être célèbres, pas assez pour avoir donné toute leur mesure, attirèrent Chuquet vers ces quatre illustres chefs qu'une mort prématurée devait ravir à la France, Hoche, Kléber, Desaix, Marceau, et qui tous quatre ont eu ce trait commun d'être traités en suspects, parfois en ennemis, par une démagogie toujours en défiance devant le mérite et le talent : le libérateur de l'Alsace, le vainqueur de Wurmser, n'échappa pas en effet lui-même à cette absurde accusation de trahison alors suspendue sur la tête de quiconque se distinguait, et eût sans doute payé de sa tête, sans le 9 thermidor, le crime d'avoir déplu à Saint-Just. Prieur de la Marne, dans sa mission dans l'Ouest, a parlé de faire guillotiner Kléber et donné de très mauvaises notes à Marceau « petit intrigant de la clique, ami de Pétion, inquiétant les patriotes » : il leur préférerait de beaucoup l'incapable Rossignol, absolument hors d'état de conduire une armée, mais qu'on conservait dans son commandement parce qu'il était « le fils aîné du comité de salut public » et que son remplacement serait un échec pour l'égalité. Quant à Desaix, né noble, il sentit peser sur lui une surveillance malveillante et soupçonneuse que ne parvenaient pas à désarmer ses superbes exploits à l'armée du Rhin : il fut suspendu un moment mais Pichegru le fit réintégrer. Tous quatre, si différents à certains égards, furent de grands capitaines et de nobles caractères. Tous quatre ont séduit les historiens, et les nombreuses publications dont ils ont été l'objet semblaient devoir laisser peu de choses nouvelles à dire sur leur compte. Chuquet ne fut pas de cet avis et il eut raison. Il trouva

dans sa chasse perpétuelle aux documents assez d'inédit à ajouter à leur histoire pour remplir quatre forts volumes de lettres et de documents et de diverses notices historiques ou critiques qui font mieux connaître ce magnifique et glorieux quatuor, qu'on ne pourra jamais trop admirer.

Comme pour mieux faire ressortir par le contraste leurs éminentes qualités, Chuquet consacrait en même temps un autre volume à cette âme basse et haineuse qu'était Charles de Hesse, qui se faisait appeler le général Marat : ce fils d'un landgrave de Hesse qui poussa jusqu'à la frénésie l'adhésion aux idées et aux déclamations révolutionnaires, dut une certaine influence à l'exaltation de son langage, se remua beaucoup et surtout dénonça beaucoup, dénonça Dietrich, dénonça Montesquiou, obtint de sortir de prison pour aller devant le tribunal déposer contre Custine, contre Dietrich, contre Luckner, fut général sans avoir jamais assisté à aucune bataille, et sembla prendre à tâche de prouver par son exemple combien les révolutions, qui sont propres à exalter les âmes, sont propres aussi à les dégrader.

Ces excès de zèle révolutionnaire, Chuquet ne les prisait pas davantage dans une institution peu connue dont il s'est fait l'historien, l'École de Mars, fondée en l'an II pour fournir à l'armée des officiers élevés selon la mode du jour. Devaient y être admis six jeunes gens par district, pris moitié parmi des familles pauvres, moitié parmi des enfants de volontaires, et âgés de seize à dix-sept ans et demi. « Ames encore vierges, disait l'agent national Payan aux instructeurs de l'école, dans lesquelles il vous sera facile de faire entrer l'amour de la patrie

et de la vertu. Il suffira, pour les empêcher de faire une action injuste, de leur dire : Un roi en aurait fait autant. » L'horreur de la royauté était poussée dans cette école jusqu'au grotesque. Un de ses instructeurs, Hassenfratz, dont Chuquet a, dans son volume sur Dumouriez, tracé le portrait peu sympathique, ne voulait pas qu'on appelât l'or le roi des métaux parce que les métaux, tout comme les hommes, ne doivent pas avoir de roi; si l'on tenait absolument à lui attribuer une supériorité sur les autres, le vrai mot pour le dire était celui de métal sans-culotte. L'école s'ouvrit : elle s'était recrutée assez facilement au nombre d'environ 3.000 élèves, divisés en centuries et en milleries : mais ils en goûtèrent peu le régime ultra spartiate et se fatiguèrent vite : de son côté, après le 9 thermidor, le gouvernement s'inquiéta de l'esprit ultra jacobin qui régnait dans le personnel de l'école, composé entièrement d'hommes attachés à la ci-devant commune de Paris, et après une courte existence le camp des Sablons où elle avait été installée fut évacué, au grand soulagement des malheureux enfants qu'on y avait enfermés.

Il arrive parfois qu'une admiration très vive pour les quatre grands généraux de la République victimes d'une mort prématurée implique comme une sorte de réserve, peut-être même d'hostilité, envers celui, plus heureux, à qui leur disparition même facilita l'ascension à des hauteurs où nul homme jusqu'alors n'était monté. Trop célébrer la fougue de Kléber, les vertus de Marceau, le charme de ce Desaix, modeste et presque timide partout ailleurs que sur le champ de bataille, cela peut être

comme une manière de diminuer Napoléon. Aucun sentiment n'a été plus étranger à Chuquet qui, sans avoir parlé *in extenso* des guerres napoléoniennes, s'est néanmoins suffisamment expliqué dans nombre d'articles pour qu'on sache à quel point il a été séduit, lui aussi, par l'extraordinaire spectacle que Bonaparte devait donner au monde. Dans un des plus curieux de ces fragments dont il remplissait, avec une science jamais épuisée, ses Études d'histoire, ses Feuilles d'histoire, ses Épisodes et portraits, il raconte comment Joséphine, pendant la première campagne d'Italie, ayant la singulière prétention d'empêcher Bonaparte de lui être infidèle, lui avait donné comme un surveillant dans la personne de Berthier. On ne sait si Berthier s'acquitta bien de ladite surveillance, dont la femme aurait eu assurément beaucoup plus besoin que le mari; on sait seulement que ses lettres sont si pleines de l'expression d'un enthousiasme débordant pour cette manière nouvelle et inouïe de faire la guerre qu'elles ne laissent point de place à toute autre préoccupation: et il est visible que l'historien est, tout comme Berthier, sous le charme. « Berthier, nous dit-il, est entraîné et comme électrisé par Bonaparte: il suit d'un regard étonné, ébloui, l'essor de ce génie aventureux; il admire sans nulle jalousie ses plans hardis, ses marches rapides et foudroyantes; il annonce et prédit la victoire avec une sorte d'exaltation et de fièvre. » Et voici en quels termes Chuquet, réfutant York de Wartenburg, qui avait soutenu la thèse bien connue de l'affaiblissement graduel du génie de Napoléon, s'exprime à propos de cette campagne de 1814, qui est certainement, avec celles de 1796 et de

1805, ce que l'histoire des guerres présente de plus merveilleux : « Il n'est pas de plus grand spectacle que cet homme luttant pied à pied contre toute l'Europe, se démenant avec une poignée de soldats au milieu des masses qui l'entourent, frappant coup sur coup, courant d'un ennemi à l'autre, gagnant bataille sur bataille à l'instant où tout le monde le regarde comme vaincu... et cependant York de Wartenburg reste froid devant cette campagne, la plus belle et la plus tragique de l'histoire militaire, parce qu'elle dérange son point de vue. »

Chuquet a d'ailleurs apporté sa pierre, et elle est d'importance, à l'édifice napoléonien. Il a donné sur la partie la moins connue et la plus encombrée de légendes de la vie du grand homme tout ce que l'histoire peut recueillir. Pour être dépourvus, contrairement à son habitude, de l'indication des sources et des références, les trois volumes de la *Jeunesse de Napoléon* n'en sont pas moins un ouvrage fortement documenté, pour lequel les archives publiques et particulières, l'imprimé et l'inédit, les travaux français et les travaux étrangers, ont été mis à contribution, où tout est sûr, solide, définitif, et comme toujours d'un intérêt captivant. Le tome I^{er} raconte l'enfance de Napoléon, son séjour à Brienne et à l'École militaire, sa lieutenance au régiment de La Fère; le tome II, l'impression qu'il reçut des débuts de la Révolution, son enthousiasme pour Rousseau et Raynal, dû en partie à ce que le premier avait dit que cette petite île — en parlant de la Corse — étonnerait un jour l'Europe, et que le second avait flétri la perfidie et l'avidité des Génois : car avant tout alors il est Corse, admire Paoli, et déteste tant les

opresseurs de la Corse, parmi lesquels il n'est pas sans compter quelque peu les Français, qu'il va jusqu'à manifester quelque sympathie pour l'Angleterre. Tout change dans le tome III lorsque la rupture s'est produite entre Paoli et les Bonaparte, que la famille Bonaparte est forcée de chercher refuge à Toulon puis à Marseille, que Bonaparte commence à se faire connaître par son fameux Souper de Beaucaire, et que bientôt après sa bonne fortune et l'appui de son compatriote Saliceti lui ouvrent l'accès de l'armée qui assiège de Toulon. Là il s'impose à tous par la justesse de son coup d'œil militaire, et le voilà entré désormais dans l'histoire, où il se fera une place telle qu'aucun homme n'en a eu ni n'en aura jamais.

Nul n'en était plus convaincu que Chuquet, et voilà pourquoi toujours à l'affût de ce qui concernait cet homme unique il a trouvé, recueilli, publié sur lui des quantités considérables de documents. Ses *Ordres et apostilles de Napoléon*, ses *Inédits napoléoniens*, ses *Lettres de 1812 et 1815*, sa *France en 1814*, apportent de précieuses contributions à l'histoire déjà si riche, mais jamais trop riche, de ce règne extraordinaire. « La gloire de Napoléon, disait-il dans sa préface des *Ordres et Apostilles*, est du granit. On n'en peut rien ôter : mais on peut y ajouter quand des recherches nous ont permis de publier, nous aussi, nos suppléments à sa correspondance, d'ajouter une petite pierre à ce beau et vaste monument : si ces Ordres et Apostilles sont courts, ils sont éloquents par leur brièveté même : un mot, une phrase, suffisent à l'Empereur pour exprimer sa volonté, pour trancher une question, lever une difficulté, prononcer un jugement, apprécier un

homme, et certaines de ses Apostilles sont des coups de griffe. » Il en est de même des deux volumes des *Inédits napoléoniens* qui suivirent en 1913 les quatre volumes des *Ordres et Apostilles*. « Voici encore, disait Chuquet en présentant au public ce nouvel ouvrage, une glane napoléonienne, et ce volume peut être considéré comme un complément de nos *Ordres et Apostilles*. Les pièces qu'il renferme concernent surtout, comme les *Ordres et Apostilles*, ces dernières années de l'Empereur, sur lesquelles l'étude du public studieux se porte plus que jamais. »

Deux épisodes surtout de cette histoire des dernières années ont intéressé Chuquet au plus haut degré, et il s'est plu à y consacrer un nombre particulièrement grand de documents ou d'articles : la retraite de Russie et le retour de l'île d'Elbe. A la campagne de Russie ne se rattachent pas moins d'un volume presque entier des *Études d'histoire*, le cinquième, sans parler de nombreux fragments épars dans les autres; trois forts volumes intitulés *1812, la Guerre de Russie*, remplis de lettres, de rapports inédits pour la plupart et tirés des archives de la guerre et des archives nationales, tous du plus vif intérêt : et un autre volume contenant les curieux *Mémoires du margrave de Bade*, qui commanda une brigade badoise faisant partie du 9^e corps d'armée du maréchal duc de Bellune. En vous les présentant en 1912, au moment du centenaire de ces terribles événements, Chuquet appelait principalement votre attention, Messieurs, sur les Mémoires de l'Allemand Brandt dont les nombreux fragments qu'il publiait constitueraient le récit de la campagne de 1812 le plus attachant et le plus poignant qui soit possible. Il

disait vrai. Dans ces premiers jours de décembre 1812, où une terrible recrudescence de froid sembla vouloir anéantir tout ce qui, dans cette foule lamentable, avait survécu au passage de la Bérésina, voici par exemple un détail qu'on lit dans ces Mémoires. « Dans le voisinage d'un village tout rempli de soldats, nous aperçûmes quelques feux qui brûlaient encore assez bien; autour d'eux ne gisaient que plusieurs morts. Nous étions très fatigués et nous résolûmes de faire halte en cet endroit. On écarta les morts, les vivants prirent la place et on s'arrangea autant que possible; une haie élevée contre laquelle s'était accumulée la neige nous protégeait contre la bise. Beaucoup de passants nous enviaient ce bel emplacement, beaucoup cherchaient à s'établir auprès de nous. Le jour venu on se prépara à partir. Nous dûmes passer devant la haie qui nous avait garantis du vent pendant nuit. Qu'on s'imagine notre étonnement quand nous vîmes que cette prétendue haie était un amas de cadavres que nos prédécesseurs au bivouac avaient entassés les uns sur les autres et qui semblait former une muraille de neige. La plupart avaient les mains largement étendues comme gens qui veulent s'allonger. « Voyez, capitaine, me dit un soldat, ils tendent « les mains vers nous; ah! ne craignez pas, nous vous suivrons bientôt. » Cette affreuse image m'a longtemps poursuivi. » C'était le moment où Napoléon jugeant que tout était perdu et qu'un rapide retour à Paris était le seul moyen de réparer, s'il était possible, le désastre, réduit à compter pour protéger sa fuite sur l'atrocité même du froid qui retenait les Cosaques dans leurs

bivouacs et sur les ténèbres de la nuit, quittait Ochmiana dans cette nuit historique du 6 décembre 1812, dont le récit vous a été fait, sous l'escorte d'une centaine de lanciers polonais, ayant donné à son officier d'ordonnance Wonsowicz l'ordre formel de le tuer, s'il le fallait, plutôt que de le laisser tomber entre les mains des Russes. On passa si près de l'ennemi qu'on entendit parfois sa voix. Mais ce n'était pas cette fin que la destinée réservait au grand Empereur et Wonsowicz n'eut pas à remplir sa funèbre mission. Le lendemain matin Ochmiana était attaqué et l'événement démontrait que la hardiesse de Napoléon n'avait été que prudence.

Un fort volume rempli de documents français ou étrangers sur *la France en 1814*, riche en précieux renseignements soit sur la campagne elle-même soit sur ce qui a suivi et sur le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe : abondant surtout sur l'Alsace, cette province que dès lors l'ennemi songeait à nous arracher et qui avait pourtant montré, par l'héroïque défense de ses places, combien ses affections étaient françaises ; un volume spécial sur *l'Alsace en 1814* ; enfin une série d'articles de la *Revue de Paris* et de la *Revue Bleue* sur le retour de l'île d'Elbe, voilà encore ce qui, dans l'œuvre de Chuquet, se rapporte à Napoléon. Il a été vraiment l'historien par excellence de ce retour, épisode le plus merveilleux peut-être d'une carrière qui n'a jamais cessé de l'être. Il a raconté avec un luxe incroyable de détails, mais de détails expressifs et qui intéressent toujours sans jamais fatiguer, le départ, l'arrivée au golfe Jouan, l'accueil froid et peu encourageant des débuts, la marche

rapide de Napoléon, la stupeur des autorités surprises, leur désarroi, le passage à Digne, à Gap, les adhésions commençant à venir et l'enthousiasme populaire à s'affirmer sitôt qu'on entre en Dauphiné, enfin le succès couronnant l'entreprise la plus hardie peut-être que l'histoire puisse citer.

Il faudrait des volumes, messieurs, à qui voudrait entreprendre de rappeler, après ces astres de première grandeur, tous les personnages obscurs, mais bien intéressants cependant, que Chuquet nous a présentés dans ses Études d'histoire, dans ses Épisodes et portraits ; et le chevalier de Mopinot, dont la correspondance est si précieuse pour l'histoire de la guerre de Sept ans ; et le Polonais Chlapouski ; et le hussard Bangofsky, qui de 1800 à 1813 ne manqua pas une des campagnes napoléoniennes ; et le grenadier Orson, un fanatique du métier, qui déclarait infâme quiconque n'aime pas la grenade et qui pleura le jour où, devenu sergent-major, il dut se séparer de son bonnet à poil ; et Louise Fusil, cette actrice qui fit toute la retraite de Russie et qui y survécut ; et les demoiselles Fernig, plus extraordinaires encore, disait Dumouriez, par leur pudeur que par leur courage ; et tant d'autres. Mais je dois me borner, et arriver à des temps plus rapprochés de nous.

L'histoire qu'on a vue, à laquelle on a pour ainsi dire assisté, n'est pas, il s'en faut de beaucoup, la plus facile à écrire : mais pour un esprit clairvoyant et généralisateur, habitué à dominer la masse de faits et de documents sous lesquels elle risque d'être comme noyée, pour un juge doué de la sûreté d'appréciation et de l'impartialité

absolue qui était naturelle à Chuquet, les difficultés s'aplanissent singulièrement. Il nous a donc donné sur la guerre de 1870 deux remarquables volumes, une histoire de la guerre elle-même et un livre sur son compatriote Chanzy. *L'Histoire de la guerre de 1870-1871* est un récit très succinct, mais complet, clair, exact et véridique, promptement devenu classique : le succès en a été très grand, en France et aussi à l'étranger ; dire qu'il a été traduit en allemand et mis en usage dans les gymnases allemands, c'est dire à quel point l'opinion a été unanime à en reconnaître les éminentes qualités. Et cependant Chuquet ne taisait rien des fautes que l'Allemagne elle-même a commises. Sa conviction, nous le savons, est que la défaite de la France n'était pas inévitable, que la victoire eût pu être disputée, que l'état-major allemand n'a pas toujours été aussi habile qu'il eût pu l'être. Il avait une grande qualité, à savoir une ardeur, une volonté de vaincre, qui est à la guerre le principal facteur de la victoire ; mais son grand bonheur fut d'avoir devant lui des adversaires manquant à un degré surprenant de cette qualité essentielle, subissant toujours la bataille et ne l'imposant jamais. « Ils ont donc, conclut Chuquet, joué de bonheur, et tout, même leurs erreurs, a tourné à leur profit. Ils ont été braves, tenaces, mais n'ont brillé ni par leur stratégie ni par leur tactique, et plus d'une fois se sont trouvés dans des situations fort critiques. Gravelotte fut la seule bataille que les Allemands aient livrée non pas à l'aventure mais selon les plans de Moltke, et ils avouent qu'ils faillirent la perdre. »

Si sévère pour les Allemands, Chuquet devait l'être bien

plus encore pour les Français, du moins pour les généraux français, car nul n'a rendu plus bel hommage à la magnifique valeur des troupes. Puis, tout à coup, cette belle armée une fois détruite, voici que l'ironie des événements condamne à soutenir une guerre à outrance des hommes qui devaient leur fortune politique à leurs attaques contre l'armée. Ils avaient déclaré que l'organisation de la guerre était une coupable folie, que l'influence d'un peuple dépendait de ses principes et non du nombre de ses soldats, que la force morale l'emportait sur la force matérielle, que le patriotisme faisait les vraies frontières, que la France au lieu de s'embastionner et de remplir ses magasins de poudre et de mitraille devait s'acheminer vers le désarmement. Et ces mêmes hommes eurent pour mission d'enrégimenter la nation entière, comme si le sort eût voulu les punir de leurs incroyables illusions !

Comment s'acquittèrent-ils de cette mission si nouvelle pour eux ? L'opinion de Chuquet sur le gouvernement de la Défense Nationale est, comme toujours, d'une belle impartialité. Gambetta gouverna, empêcha l'anarchie de dévorer le Midi, réprima les tentatives de séparatisme, utilisa les ressources de la nation ; grâce à lui la France vaincue et défaillante garda la tête haute ; sa voix éloquente électrisa le pays : voilà pour le bien. Mais il se trompa en bien des circonstances : il tint les militaires à l'écart ; il ne fut pas suffisamment dégagé de l'esprit de parti, et se préoccupa plus de la République que de la patrie ; il commit des erreurs grossières : il tint pour un second Carnot Freycinet, qui n'était nullement stratège, qui vou-

lut de son cabinet diriger toutes les opérations et traita cavalièrement des généraux pleins d'expérience et de patriotisme ; il crut que la France régénérée par la République renouvellerait les exploits légendaires de 92 et de 93 et repousserait l'envahisseur par un élan sublime, oubliant que les volontaires avaient précisément causé les revers de la République par leur indiscipline et leur lâcheté, que la France avait été sauvée non par le moyen de ses levées mais par les discordes de la coalition, et que les Allemands de 1793, indécis et peu nombreux, piétinaient sur place à quelques lieues de la frontière, tandis que ceux de 1870 unis, victorieux, innombrables, n'étaient pas sur la Meuse ou sur l'Escaut mais sur la Seine et sur la Loire, au milieu du territoire : et voilà pour le mal. Plus sévère pour Trochu que pour Gambetta, il voit en lui un bon chef d'état-major, mais tout autre chose qu'un bon général et qu'un homme d'État : il lui reproche de n'avoir pas usé de son pouvoir discrétionnaire pour fermer les clubs, pour supprimer les journaux qui démoralisaient l'armée, d'avoir ménagé les meneurs qu'il pouvait mater et maîtriser, de s'être imaginé qu'il maintiendrait l'ordre et comprimerait l'effervescence populaire par le seul ascendant de sa plume et de sa parole, d'avoir trop mérité par l'abus de son verbiage le surnom familier de colleur d'affiches et de général Trop lu : et il raille cet illuminé qui voyait dans le bombardement de Paris une marque de la protection de sainte Geneviève sur sa ville chérie, parce qu'ainsi l'ennemi mettait le comble à son déshonneur. Quant aux armées de la Défense nationale, elles purent avoir à leur actif quelques belles actions,

mais en général l'opinion de l'historien leur est défavorable : elles ne brillèrent ni par la fermeté, ni par la discipline. Chuquet a même à leur égard un mot terrible et malheureusement vrai : plus ces armées faisaient la guerre et moins elles s'aguerrissaient. Et il conclut en rendant une fois de plus justice au fameux mot de Bismarck à Jules Favre : « S'il suffisait d'armer un citoyen pour le transformer en soldat, ce serait duperie que de consacrer le plus clair de la richesse publique à entretenir des armées permanentes : mais là est la véritable supériorité, et vous êtes vaincus parce que vous l'avez méconnue. »

Le véritable héros de la Défense nationale ce fut pour Chuquet le général Chanzy, son compatriote, un Arden nais comme lui ; un homme qui s'était fait de lui-même sans rien devoir à aucun gouvernement ; un travailleur, réfléchi, prévoyant, donnant moins de part à la fortune et au courage qu'à l'effort et à la ténacité. Chanzy et Faidherbe plaisaient à Chuquet parce qu'ils n'étaient pas uniquement des guerriers et, comme on dit vulgairement, des sabreurs, mais parce qu'ils étaient tous deux des esprits cultivés, à la fois des soldats et des administrateurs. Et il a consacré au glorieux chef de la seconde armée de la Loire, au général qui a su résister pied à pied à l'ennemi, lui disputer le terrain avec une vigueur inlassable, se raidir contre la mauvaise fortune, et obtenir des faibles moyens dont il disposait tout ce qu'il était humainement possible d'en obtenir, il a consacré, dis-je à ce grand homme de guerre, dès le lendemain de sa mort, un livre qui a été son premier livre et qui a peut-être été de tous ses

ouvrages celui où il a mis le plus de lui-même. En Chanzy Chuquet n'admirait pas seulement le héros de Josnes et du Mans, mais aussi le grand patriote et le grand citoyen, une des figures, disait-il, les plus nobles de la 3^e République, et dont le temps ne fera que rehausser ce qu'elle a de fier et d'imposant. Il éprouvait une affection très vive pour ce grand patriote qui avait eu pour flétrir la Commune, « notre pire honte, disait-il, cette révolte insensée et infâme de quelques misérables que la France renie, que la société rejette et que la justice atteindra bientôt », des accents plus fermes qu'on n'en avait, trop souvent, à gauche de son parti. Il lui savait gré d'avoir été un digne représentant de la France auprès de la cour de Russie et un habile gouverneur général de l'Algérie, sachant défendre son administration contre les ingérences parlementaires, au risque d'encourir les critiques d'une certaine presse et de voir s'affaiblir l'immense popularité dont il avait été longtemps entouré. Chez Chanzy, en effet, le courage civique n'était pas moindre que le courage militaire ; il osait résister à son propre parti : il entendait que le centre gauche restât centre. Il déplorait que le parti républicain, victorieux, n'eût pas déposé les armes après sa victoire et manquât, surtout sur le terrain religieux, de mesure et de modération. Il avait à ce propos des mots à l'emporte-pièces. « Il n'est pas donné à tout le monde de se soumettre servilement à la tyrannie de la libre pensée. — Il ne faut pas que les libres penseurs s'imaginent qu'ils exploitent un monopole. — Il ne faudrait pas que la République devînt un régime de terreur pour les esprits élevés et vraiment indépendants. » Et

ce général républicain, jadis passionnément applaudi par la gauche, finit sa carrière en ne l'étant plus guère que par la droite. Au fond il méprisait les intrigues des partis et les petitesse de la politique ; c'était seulement à l'armée qu'il se trouvait dans son élément et comme chez lui, et la seule chose qui l'intéressât véritablement était le perfectionnement de notre organisation militaire, qu'il voulait « sérieuse, complète, assez puissante pour que la nation fût sûre de son indépendance et réellement forte ». Et en cela, comme en bien d'autres choses, entre Chuquet et son héros existait une remarquable identité de vues : l'historien avait autant que son héros le culte de l'armée et des vertus militaires, et cette absolue indépendance d'esprit qui empêche de faire aucun sacrifice aux opinions dominantes.

Lorsqu'éclata la grande guerre mondiale de 1914, Chuquet n'eut plus le temps de donner sur ces tragiques événements un résumé analogue à celui qu'il avait fait de la guerre de 1870, et qui eût été, dans la complication, inconnue jusqu'alors, de cette lutte gigantesque, bien plus utile encore pour rendre clair et facilement accessible un sujet, hélas, trop abondant et trop touffu. Mais sa plume n'est pas pour cela restée inactive. Elle n'a même jamais été aussi féconde, car un grand devoir lui incombait : celui de stigmatiser cet orgueil insensé, cette espèce de folie collective dont le peuple allemand était agité, et de faire connaître au monde ce qu'était cette kultur dont il était si fier. Chuquet était convaincu en effet que l'écrivain a des devoirs rigoureux pendant une telle lutte, qu'il doit combattre avec sa plume, dire à l'ennemi ses vérités et que

mieux on connaît l'Allemagne plus on est obligé de la faire connaître telle qu'elle est, et non telle qu'elle veut paraître. Et il s'est acquitté de cette obligation dans plusieurs volumes écrits avec force, avec véhémence, avec colère : *Prouesses allemandes; de Frédéric II à Guillaume II; de Valmy à la Marne; l'Allemagne au-dessus de tout*. Les *Prouesses allemandes* sont une longue énumération de toutes les violations du droit des gens, de toutes les atrocités commises en Belgique et en France, les fusillades en masse, les massacres de blessés, les incendies, les pillages, les boucliers vivants opposés aux balles françaises, l'emploi des gaz, etc., et tous ces méfaits et forfaits — mots qui reviennent à chaque instant sous sa plume — qu'on ne croyait plus possibles dans l'état actuel de la civilisation : en quoi on se trompait parce qu'on ne connaissait pas les Allemands et tous les crimes dont ils sont capables, crimes individuels, crimes collectifs ordonnés ou autorisés par leurs généraux ou par leur chef suprême. Eût-on cent bouches et cent langues, répétait volontiers Chuquet, on ne saurait les énumérer tous. Et en effet quelle longue suite d'horreurs que cette ruée de la soldatesque allemande à travers la Belgique et la France, dont elle-même semble avoir pris soin, dans ces fameux carnets de route saisis sur ses prisonniers, de détailler toutes les barbaries ?

Je ne sais cependant si l'indignation de Chuquet n'était pas plus grande encore contre ceux qui étaient les témoins silencieux, ou même quelque peu complaisants, de toutes ces abominations : car il n'admettait pas qu'on pût se taire devant *ces méfaits et ces forfaits*. Il disait leur

fait à ces neutres qui, sous prétexte d'arrêter l'effusion du sang, poussaient à la conclusion d'une paix boiteuse et mal assise, avant que l'Allemagne eût expié les crimes dont elle s'était rendue coupable. Jusque-là, pour lui, la parole ne pouvait être qu'au canon. « Avons-nous, disait-il, vengé la Belgique? Avons-nous châtié les bourreaux d'Aerschot, de Louvain et de Dinant? La nation insensée qui croit que le destin de l'Europe, que le sort de la civilisation repose sur ses épaules, est-elle guérie de ses folles prétentions? Sait-elle seulement que c'est elle qui commença la guerre? A-t-elle conscience de l'abus qu'elle a fait de la force, des atrocités qu'elle a commises, du droit qu'elle a outragé, de la justice qu'elle a violée? Comprend-elle que nous défendons la liberté du monde? Non les alliés ne seront pas assez nigauds, assez sottement généreux, pour poser les armes avant l'heure... Quoi! Bernhardt déclare que la guerre doit être âpre, acharnée, qu'elle doit viser à la ruine complète des ennemis, les désarmer, les plier à la volonté du vainqueur; et les neutres nous défendraient de fixer, comme Bernhardt et selon les mots de Bernhardt, aussi haut que possible le but militaire! »

De même qu'il refusait aux neutres le droit à l'indifférence, de même il refusait aux alliés et particulièrement aux Français le droit d'oublier, ce grave défaut de notre caractère national. Déjà en 1916, en pleine guerre, il voyait nombre d'entre eux ne plus penser à ces atrocités et n'en avoir pas plus cure que si c'était de l'histoire ancienne, sans se douter que ce pourrait bien être, quelque jour, de l'histoire recommencée. Il voulait qu'on

y pensât sans cesse, qu'on se les rappelât, qu'on les vengeât. Il voulait qu'on prît pour devise ce vers :

Gallorum dulcis stimulat vindicta catervas.

Il voulait que les livres relatant toutes les violations du droit des gens commises par l'Allemagne fussent répandus, à milliers d'exemplaires, dans le monde entier.

Puis, après les barbaries des soldats, sa verve s'exerçait aux dépens de leurs intellectuels. Il riait de Werner Sombart qui dans son *Marchands et Héros* (Händler und Helden) — les héros sont les Allemands et les marchands les Anglais — annonce que l'esprit héroïque des Allemands triomphera de l'esprit mercantile des Anglais, parce que l'Anglais patauge dans la vase tandis que l'Allemand s'élève aux plus hauts sommets de l'idéalisme; de Meineke, professeur à l'Université de Berlin, qui déclare que la victoire allemande, qui est immanquable, sera celle de l'esprit sur la force brutale; de Lasson, son collègue, qui salue dans l'Allemagne l'éducatrice du monde, celle qui enseignera non seulement à diriger la politique avec conscience mais encore à faire la guerre avec loyauté : on la jalouse, on conspire contre elle, on l'entoure d'un tissu de mensonges et de calomnies parce qu'elle l'emporte sur tous, parce qu'elle a pour elle la discipline et la liberté, la raison, la force de l'esprit, même les vertus chrétiennes, justice, humilité, douceur, dans un monde de méchanceté; parce qu'elle représente l'amour, et que Dieu ne saurait manquer d'être avec elle; les Allemands sont des surhommes, des êtres de choix, ce sont les privilégiés du globe. L'Allemagne vertueuse et paci-

fique a été méchamment assaillie par les trois trouble-fête de l'Europe, la France, l'Angleterre et la Russie. Le peuple allemand est bienfaisant, généreux, magnanime; il n'a massacré les Belges que parce que les Belges l'attaquaient : il a incendié les Halles et la Bibliothèque de Louvain parce qu'elles recélaient des francs tireurs qui fusillaient les champions de cette Kultur prééminente qui leur donne le droit de gouverner le monde. Chuquet ne se lassait pas plus de ridiculiser ces sottises que la presse allemande ne se lassait de les crier à tous les échos. Il disait, il criait la volonté de guerre qui avait toujours régné outre-Rhin. N'est-ce pas chez eux que l'on a enseigné que la guerre est une nécessité sociale, une exigence morale, donc une chose louable, que la paix détend les ressorts de l'âme et affaiblit les mâles qualités du caractère, que la guerre est une chose excellente pour réprimer l'égoïsme et le désir des jouissances auxquels les peuples ne sont que trop disposés à s'abandonner quand on leur laisse oublier la nécessité du sacrifice?

Voilà ce que Chuquet voulait que la France sût et n'oubliât jamais, et il a malheureusement eu le temps de voir l'oubli se faire et le rapprochement s'opérer sans que le peuple coupable ait rien réparé, rien désavoué, rien regretté.

Bien avant la guerre, d'ailleurs, Chuquet, ardent patriote, avait déjà jeté le cri d'alarme et signalé la décadence de l'esprit national : il avait déploré chez nous trop d'indifférence pour ces souvenirs de gloire dont notre histoire, plus que toute autre, est remplie: il avait loué Sainte-Beuve d'en avoir toujours eu le culte et de les

avoir vigoureusement défendus contre l'oubli et à plus forte raison contre le mépris; il avait constaté avec chagrin un réel affaiblissement de cette armée que, comme son compatriote Chanzy, Chuquet aimait par-dessus tout, parce qu'elle a la noble mission de défendre la loi contre les factions et le pays contre l'étranger, à l'exemple de ces armées de la première République qui, indifférentes aux dissensions intérieures et peu curieuses de savoir entre quelles mains le pouvoir était tombé, ne connaissaient que le drapeau pour le défendre et que l'ennemi pour le combattre. Cette armée, il la voyait atteinte par la décadence générale de l'autorité, la diminution de la discipline, l'affaiblissement de l'esprit militaire, la crainte des responsabilités, et dans un vigoureux article de la *Revue bleue* en 1908, à propos des séditions militaires qui venaient de se produire, il exhalait son indignation contre la presse désorganisatrice, pour qui tout soldat puni est un martyr et tout chef une brute : ou pour mieux dire contre les progrès inquiétants de l'antimilitarisme, du pacifisme, de l'humanitarisme. « Oh, disait-il, tous ces mots en isme, quels barbarismes pour combattre la barbarie ! »

Le mal, cependant, était moins profond qu'il n'en avait l'air et la guerre en fournit la preuve. La nation se leva contre l'agresseur et supporta vaillamment, avec une persévérance qu'on n'eût pas osé espérer, une épreuve plus dure que tout ce que les générations d'autrefois ont jamais souffert ni même pu imaginer. Le peuple entier se battit bien; souvent il se battit très bien; les intellectuels en particulier, chez lesquels certains indices pouvaient faire craindre que les doctrines dissolvantes de

l'antimilitarisme et de l'antipatriotisme eussent trouvé un terrain favorable, prouvèrent qu'il n'en était rien : et dans son éloquent article sur les Normaliens morts pendant la guerre, un des plus beaux qu'il ait écrits, Chuquet put rendre un superbe hommage, non pas à la façon dont ces futurs lettrés professeurs et savants remplirent leur devoir, car remplir son devoir ce n'est guère, mais à l'héroïsme dont ils firent preuve, au zèle qu'en tout ils manifestèrent et à l'action féconde qu'ils surent exercer autour d'eux : excellents soldats eux-mêmes, ils savaient en même temps en créer d'autres par leur exemple.

Il n'empêche, cependant, que le danger passé, ces doctrines funestes aient repris faveur, et elles se sont tout particulièrement attaquées à cette histoire militaire dont Chuquet a été chez nous un des plus éminents représentants. Jadis on a pu reprocher parfois à l'enseignement historique d'abuser de l'histoire-batailles : et on voudrait maintenant imposer quelque chose de plus faux et de plus ridicule, l'histoire sans guerres et sans batailles. Il faudrait à ces novateurs, pour ne pas dire à ces destructeurs, une histoire d'où serait bannie l'idée de patrie, une histoire perfidement mutilée, une histoire écrite dans un esprit supra-national, visant non à faire aimer la France, mais à inculquer le sentiment de je ne sais quelle solidarité humaine dans le temps et dans l'espace. En ce qui concerne spécialement la dernière guerre, dont la responsabilité incomberait, d'après eux, non pas à l'ambition allemande, mais à la politique de duplicité et de violence pratiquée par tous les

gouvernements et au régime de la paix armée, ils ne voudraient que des manuels écrits par des neutres — mot dont Chuquet a remarqué irrespectueusement qu'il rime à pleutre — et sous la surveillance de quelque ministère international de l'instruction publique. Précisant, un récent Congrès d'un Syndicat dit national d'instituteurs signalait les quatre points auxquels se reconnaissent les livres mauvais, les livres qu'il faut interdire à la jeunesse : amour de la patrie ; manque d'indulgence pour l'Allemagne ; attitude expectante à l'égard de la Société des nations ; réserves sur les garanties de sécurité qu'apporte à la France la paix de Versailles. Chuquet ne s'est pas, que je sache, expliqué sur ces deux derniers points : en revanche sur les deux premiers il a été aussi net qu'il est possible de l'être : il n'est pas, dans toute son œuvre immense, une seule ligne qui ne soit consacrée soit à flétrir l'Allemagne et sa sauvage agression, soit à inspirer l'amour de la patrie, le culte de nos gloires nationales, le respect de l'armée, et qui ne soit animée de cet esprit dit *belliciste* qu'on voudrait proscrire de l'enseignement : de l'enseignement français, bien entendu, car il va de soi que c'est surtout de la France qu'il s'agit ici, et que c'est à elle qu'on prétend imposer la tâche infiniment dangereuse de précéder les nations voisines dans l'opération délicate du désarmement moral. Si ce sont là des crimes, avouons que Chuquet est coupable, très coupable. Mais si ce sont des qualités : si la patrie, l'armée, la gloire ne sont pas des vieilleries inutiles et méprisables : si ce sont au contraire des choses dont les peuples qui veulent vivre ne

peuvent se passer, remercions Chuquet du monument imposant qu'il leur a élevé, et cela sans jamais faire servir l'histoire à des fins intéressées, comme, trop souvent, on ne s'est pas privé de le faire outre-Rhin.

Cependant les années se passaient et le moment approchait où ses forces, qu'il n'avait jamais ménagées, allaient lui manquer. Depuis quelque temps il était visible qu'il s'affaiblissait. Lorsqu'en 1922 il alla présider la distribution des prix de son lycée de Metz, on put craindre autour de lui que la force lui manquât pour monter sur l'estrade. Peu à peu nous le vîmes plus rarement au Collège de France, où son affabilité et la bonté de son accueil lui avaient fait bien des amis, du nombre desquels je m'honore d'avoir été : je me rappelle avec quelle générosité scientifique il était toujours prêt à mettre les trésors de son érudition au service de quiconque lui demandait quelque renseignement ou quelque indication bibliographique. Le défaut des grands travailleurs tels que lui est de ne pas savoir s'arrêter à temps : même, plus ils avancent en âge, plus le sentiment du temps de plus en plus réduit qui leur reste les incite à redoubler d'efforts pour ne pas laisser interrompus les travaux qui leur tiennent à cœur. C'est là toute l'histoire de Chuquet dans ses dernières années. Il avait l'habitude d'aller tous les ans, au printemps, vers ce pays de la Côte d'azur, qui lui était aussi très cher, pour s'y refaire et y prendre quelques vacances qu'il se refusait en été. Il y alla en 1925 comme à son habitude, mais à peine était-il arrivé à Toulon qu'il fallut, en toute hâte, revenir à sa maison de Villemomble et se résigner à reconnaître que

le cas était très grave. Les soins dévoués dont il fut entouré ne purent conjurer le mal. Une double amputation devint nécessaire : elle fut courageusement supportée. Nous avons eu la consolation d'apprendre de sa veuve qu'il souffrit peu, du moins à la fin, et qu'il ne vit pas venir la mort. Mais le terme fatal était bien décidément arrivé : il s'éteignit le 7 juin 1925, à l'âge de soixante-douze ans. Sa vie, consacrée sans réserve à l'étude, sans autre passion que celle du travail, est un modèle. Son œuvre, d'une érudition à la fois immense et agréable, d'une rigoureuse équité historique, à la fois impartiale et patriote, fait honneur à la science française. Et à l'admiration qu'elle inspire doit s'ajouter de la reconnaissance, s'il est vrai, comme je le crois, que c'est bien mériter d'un pays que de lui rappeler ses triomphes et aussi ses revers, de retracer l'histoire de son armée qui a remporté les uns et réparé les autres, et de le mettre en garde contre les dangereux conseils du dedans ou du dehors qui tendraient à lui enlever cette grande force.



Héliog. P. L. & RAT. PARIS

Arthur Chuquet
1853 - 1925